

PIERRE VALDELIEVRE

HYMNE A LA FLANDRE

- LE POETE ET LA CITE

- LA BELANDRE QUI PASSE

- LES AILES QUI VIRENT

- L'AME DE LA FLANDRE



POÈMES DIALOGUÉS

EDITEUR : FOYER CULTUREL DE L'HOUTLAND

- Le Poète et la Cité
- La Bélandre qui passe
- Les Ailes qui virent
- L'Âme de la Flandre

Poèmes dialogués

H Y M N E A L A F L A N D R E

Pierre VALDELLIEVRE

Pierre VALDELIEVRE

H Y M N E A L A F L A N D R E

Poèmes dialogués

- Le Poète et la Cité
- La Bélandre qui passe
- Les Ailes qui virent
- L'Ame de la Flandre

Il a été tiré de cet ouvrage :

500 exemplaires numérotés de 1 à 500

Exemplaire N° 0273

Edité et imprimé par le
Foyer Culturel de l'Houtland
5 Avenue Foch
59114 Steenvoorde
I.S.B.N. 2 - 9501 716 - 7 - 2
Responsable de la publication :
Michel Loosen
Dépôt légal : Février 1988

PREFACE

du fils de l'auteur

Parmi les quarante livres écrits par mon père le poète, en voici quatre aujourd'hui regroupés dans le présent volume.

Deux de ces ouvrages ont été publiés par leur auteur :
La Bélandre qui passe
Les Ailes qui virent

Les deux autres n'avaient pas été édités avant son décès en 1957 :

Le Poète et la Cité
L'Ame de la Flandre

Ce sont des "poèmes dialogués", c'est-à-dire des échanges entre le poète et des personnages, réels ou fictifs, qui symbolisent les valeurs représentatives de notre terroir : l'Homme des Flandres, le Meunier, le Marinier, le Fleuve, la Nuit, la Brume, la Citadelle, la Cité. Dans ces propos, chacun exprime avec sa foi et son enthousiasme ce qu'il ressent de beau et de bienfaisant dans la vie de tous les jours.

Sont ainsi abordées et décrites dans une belle expression poétique, les activités caractéristiques des habitants de la Flandre : le travail ; les jeux (boules, tir à l'arc, combat de coqs) ; les fêtes (carnaval, géants) ; les comportements humains des paysans, des citadins, des parents ; et aussi la description des paysages et des coutumes spécifiques à notre région.

Dans toutes ces révélations et réflexions, le poète apporte son talent artistique, ce qui les rend exaltantes. Il magnifie les pensées de ses interlocuteurs d'une manière tout à fait crédible, je veux dire ni excessive ni utopique.

Dans le manuscrit inédit de ses MEMOIRES il précise à propos de ces poèmes dialogués :

"Ils sont maintenant au nombre de quatre qui se complètent l'un l'autre et pourront constituer un ensemble qui sera comme un hymne à la Flandre. Je les vois tous quatre sous le même grand format, imprimés en grands caractères, bien présentés et bien illustrés."

La présente édition ambitionne de répondre à ce souhait. Elle a été réalisée avec le précieux concours de Monsieur Michel LOOSEN président de l'association : le Foyer Culturel de l'Houtland.

Après la lecture de ce livre, vous qui êtes originaire

ou ami de la Flandre, vous aurez le coeur en joie et vous direz que la vie est belle, car vous aurez été sensible au bonheur de vivre, à la valeur intellectuelle de l'écrivain, et à sa ferveur de poète chrétien.

*

* *

Je termine la présentation de cette oeuvre de mon père :
En révélant
De son talent
Le caractère
Héréditaire.

En effet Stéphanie VALDELIEVRE, la fille aînée de mon fils Pierre, a hérité du don de poésie de son arrière-grand-père.

A l'âge de dix ans ses créations lui ont valu un prix que lui a décernée la Société des Poètes et Artistes de France. Elle a 13 ans ; voici ce qu'elle écrivait au printemps dernier :

Jonquilles qui chantent
Jonquilles qui dansent
Jonquilles qui rient
Jonquilles qui crient
Le vent vous balance
Et vous suivez la cadence.

Vous vous étendez parfois par milliers
Mais vous êtes le plus souvent solitaires
Apparaissant dans les bois
Par-ci, par là.

Vous jonquilles qui chantez
Vous jonquilles qui riez
Vous êtes mes fleurs préférées.

Stéphanie, comme mon père, clame sa joie de vivre par le plaisir que lui donnent de jolies fleurs ; elle a comme lui un tempérament optimiste, recherchant en toute chose le côté heureux, admiratif, réjouissant.

Puissiez-vous tous retirer de ce livre un sentiment de vrai bonheur !

Paul VALDELIEVRE

LE POÈTE

ET LA CITE

le poète

Personne ? Enfin voici dans le calme et la paix
Le répit d'être seul, ce répit que jamais
Nul n'a pu rencontrer dans le bruit de la foule.
Le tumulte confus et pareil à la houle
Qui sort incessamment d'une grande cité,
C'est une tyrannie, et la sérénité

Qui règne dans le coeur et l'esprit du poète
Peut seule faire échec au bruit qui l'inquiète.
Je la fuis, cette foule à l'inconstante humeur,
Excédé quelquefois de subir sa rumeur :
Vivre avec son semblable est un mal nécessaire,
Mais lorsqu'à son emprise il pense se soustraire,
Le poète jamais ne se sent isolé,
Car alors qu'on le croit tristement accablé,
En fécond tête à tête il parle avec lui même.
Oh, voici bien la nuit et sa douceur que j'aime
En ce point familier où finit la Cité
Sur la berge du fleuve, et la réalité
A la faveur de l'ombre errant sur le rivage,
Semble se perdre au loin comme dans un mirage !
Dans le lointain là-bas à peine l'on entend
Un écho que le vent apporte intermittent,
Des refrains avinés des derniers noctambules
Dont les jours sont des nuits de folie, et qui brûlent
Leur existence même au feu des passions.
O Nuit de poésie et d'inspirations,
Nuit bienfaisante et calme, aux subtiles magies,
Nuit habile à capter toutes mes énergies,
Enveloppe mon être et prends-moi tout entier !

la nuit

Eh qui vient de lancer l'appel de l'amitié ?
Me voici sur l'instant, accueillante et fidèle,
Prête à verser le baume à quiconque m'appelle.

As-tu quelque douleur que tu veuilles calmer,
Quelque secret ennui, quelque peine à charmer ?

le poète

Rien ne me manque, et nul souci ne me dévore,
Je suis un homme heureux et le proclame, encore
Que la foule sans cesse affirme qu'ici-bas
Le bonheur est un mythe, et qu'il n'existe pas.

la nuit

Toi, n'es-tu pas de ceux dont l'essence divine
A pénétré le coeur, et dont la voix fascine
Par le balancement de ses rythmes ailés ?

le poète

Salut ô Nuit féconde, aux dômes étoilés
D'où tombe une douceur que le vulgaire ignore,
Où flotte l'harmonie au gré du vent sonore.

la nuit

Je ne suis pas venue, ami, seule vers toi :
Les cris d'enthousiasme où l'amour et la foi
Débordent spontanés des âmes des Poètes,
Et passent par delà les foules inquiètes,
Sont doués d'un pouvoir de divination
Capable de magie et d'incantation.

la cité

Oui, mon fils, j'ai perçu dans cette nuit sereine,

Comme une onde s'élançe au sommet de l'antenne,
L'appel passionné que ton coeur m'a lancé,
Pour te rendre réel un rêve caressé.

le poète

Sois mille fois bénie, ô ma ville natale,
De t'être ainsi montrée à ma faveur loyale ;
On n'appelle jamais sa mère vainement,
Et te voyant ici, je sens qu'en ce moment
Ton amour maternel commande seul ton geste.

la cité

Poète, tu dis vrai : Dans la sphère céleste
Où résident en paix les âmes des cités,
Nous percevons la vie et ses réalités,
Et j'ai toujours senti l'affinité secrète
Qui t'attirait vers moi, passion inquiète
De ma beauté, de mes besoins, de ma splendeur.

le poète

Je t'aime et te vénère !

la nuit

O la simple grandeur
De la conjonction que j'ai favorisée,
Qui se prolongera comme immortalisée,
En des vers palpitants écrits pour l'avenir !

le poète

J'évoque en te voyant le lointain souvenir

Du temps où tu n'étais qu'une île mal famée
Recélant des brigands cachés dans la ramée,
Lorsqu'un ermite, un jour, trouva dans la forêt
Un enfant vagissant qu'une biche en arrêt
Nourrissait de son lait, au bord d'une fontaine :(1)
Le moine l'adopta sans mesurer sa peine,
Et sauva de la mort Lyderic nouveau-né.(2)

la cité

Cet enfant de prodige était prédestiné
Car plus tard c'est de lui que la race est sortie,
Il devint un guerrier, chef de la dynastie,
Premier Comte de Flandre et Forestier du Roi.(3)

le poète

Son nom domine tout, dressé comme un beffroi.

la nuit

C'est ainsi que l'Histoire, aux bords de la Légende,
Incertaine des faits, quelquefois lui demande
Les récits fabuleux issus des nuits des temps
Pour fixer désormais les thèmes inconstants
Que la tradition passait de bouche en bouche.

(1) La Fontaine-del-Saulx

(2) Fils de Salvaert et d'Hermengarde, né vers 580

(3) Lydéric-le-Buc fut constitué premier Forestier de Flandre par le roi Dagobert en 621.

Il gouverna 52 ans, ayant épousé Richilde fille de Clotaire roi de France.

Il fut enseveli à Aire-sur-la-Lys vers 673.

la cité

Et dès lors commença, race dure et farouche,
Cette longue lignée aux mérites divers.

le poète

Conquérants, bâtisseurs, tenaces, forts et fiers,
Patients au labeur, Croisés et rudes hommes,
Nous ont frayé la route et fait ce que nous sommes :
Car souvent le présent dès longtemps annoncé
Déjà vivait en germe au fond du temps passé ;
Chacun de nous, chaînon de la suite des âges,
Avant, puis après soi, pris entre deux lignages,
Se sent avec ses fils la solidarité
Qui le rend responsable envers l'humanité.

la cité

Oui, c'étaient des guerriers valeureux et sans crainte.

la nuit

Et le peuple à présent a gardé leur empreinte.

la cité

Après Liédéric, c'est Baudouin-de-Fer, (1)
C'est Arnold (2) guerroyant sur la terre et la mer,
Ingebram (3), Odoacre (4), et Baudouin-de-Lille. (5)

(1) Comte de Flandre en 863. Epouse Judith, fille du roi Charles le Chauve, et veuve d'Edouard roi d'Angleterre. Mort en 879 et inhumé en l'abbaye de St Bertin à St Omer.

(2) Arnold-le-Grand, comte de Flandre en 918. Mort en 964, et inhumé à Blandain.

(3) Fils de Liédéric II et de Flandrine, gouverneur de 836 à 852. Inhumé à Harlebeque

(4) Fils d'Ingebram, gouverna de 852 à 863.

(5) Fils de Baudouin-le-Barbu, épousa Adèle fille du roi Robert Capet. Gouverna de 1036 à 1067.



le poète

Le premier qui bâtit les remparts de la ville.

la cité

Souviens-toi de Roberth (1), Guillaume le Normand, (2)
Thierry (3) qui fut croisé, parmi cet engouement
Qui sur les pas du Christ voulait baiser sa trace,
Charles (4), Robert-de-Frise (5), et Philippe d'Alsace ! (6)

le poète

Et la Comtesse Jeanne (7), ayant avec sa soeur
Marguerite (8), montré tant force que douceur.

la nuit

Joignant sagesse d'homme avec bonté de femme.

(1) Fils de Robert de Frise, gouverna de 1077 à 1081. Se croisa en 1077 en compagnie de Godefroy-de-Bouillon. Epousa Clémense, soeur du Pape Callixte II. Inhumé dans l'abbaye de St Vaast à Arras.

(2) Fils de Robert duc de Normandie, et de Mechtilde de Lille. Mort en 1129. Inhumé à St Bertin.

(3) Thierry d'Alsace gouverna de 1129 à 1168. Se croisa 4 fois et rapporta de Terre Sainte, la relique du St Sang qu'on vénère à Bruges.

(4) Charles-le-Bon, fils de St Camet roi du Danemark et d'Adèle de Flandre. Gouverna de 1119 à 1127.

(5) Fils de Baudouin de Lille. Gouverna de 1072 à 1077.

(6) Succéda à son père Thierry d'Alsace en 1168. Mort en 1191, c'est lui qui le premier fit figurer sur son écusson de comte, le Lion de Flandre.

(7) Jeanne de Constantinople, fille de Baudouin IX. Gouverna de 1205 à 1244. Inhumé dans l'abbaye de Marquette.

(8) Soeur et héritière de Jeanne de Constantinople. Gouverna de 1244 à 1280. Inhumée au Monastère de Fliner.

la cité

Que de noms précieux que l'Histoire réclame,
Guillaume de Dampierre (1) et Louis de Nevers, (2)
Leurs exploits suffiraient à remplir l'univers,
Marguerite de Mâle (3) et Robert de Béthune, (4)
Philippe de Bourgogne (5), et, faveur peu commune,
Voici la Toison d'Or les ornant pour toujours.

le poète

Jusqu'au jour où tombant dans la splendeur des cours,
Des pères à leurs fils légué par héritage,
Notre comté de Flandre échut en apanage
A Philippe d'Espagne. (6)

la cité

Et depuis lors on voit
Ensemble sur leur front, la couronne de roi
Et le bandeau de Comte issu de notre Flandre.

(1) Fils de Marguerite de Flandre, se croisa en compagnie de St Louis. Mort en 1251.

(2) Epousa Marguerite, fille du roi Philippe-le-Long. Gouverna de 1322 à 1346. Inhumé à Bruges.

(3) Epouse du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, et mère de Jean-sans-Peur.
Gouverna de 1384 à 1404.

(4) Gouverna de 1305 à 1322. Inhumé à Ypres.

(5) Philippe de Bourgogne dit le Bon. Institua la Toison d'Or. Gouverna de 1419 à 1467.

(6) Philippe IV, Comte de Flandre et, roi d'Espagne. Gouverna de 1555 à 1598.

Inhumé au monastère de St Laurent en l'Escorial.



Philippe IV dit Le Beau.

le poète

Croirait-on qu'un prestige ainsi pût se répandre,
Qui parti d'un flot perdu dans les marais
Où le château du Buc au centre des forêts
Abrétait le profil de sa masse imposante,
Est venu revêtir la splendeur opulente
D'un sceptre qui régnait aux lointains univers,
Etendant son renom jusqu'au delà des mers.

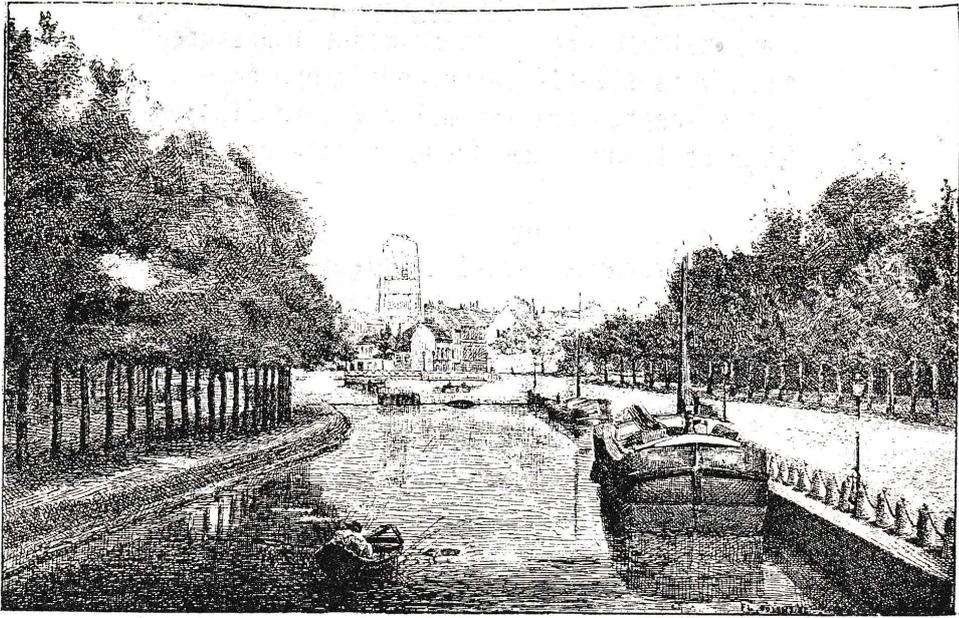
la cité

Tiens, regarde, voici le fleuve (1), cette artère
Qui porte sans compter sa sève nourricière
Dans la plaine où l'été mûrit les moissons d'or,
Et coule lentement sans bruit et sans effort.

le fleuve

Ami, puisque l'amour de ta cité natale
T'illumine le coeur d'une ardeur filiale,
Ce soir j'ai désiré venir aussi vers toi,
Car la ville, vois-tu, sans moi ne se conçoit :
Nous sommes toutes deux intimement unies
Et nous nous procurons des douceurs infinies
En cette intimité qu'on ne saurait briser ;
Sur la rive, mon cours est doux comme un baiser,
Je caresse les quais d'une onde nonchalante
Où l'on croit voir flotter un peu d'âme dolente,
Et les profils trapus des vieux pignons flamands
Penchés sur moi sans bruit ainsi que des amants

(1) La Deûle.



LA DEULE

Se mirent dans les eaux qui rendent leur image
A peine déformée à mon tremblant passage.

le poète

C'est toi ! Je t'aime aussi ! Je ne sépare point
Le Fleuve et la Cité, mais le ciel m'est témoin
Que maintenant déchu de ta splendeur antique
Tu ne peux plus traîner qu'une eau mélancolique,
Et ton enthousiasme est de l'illusion.

la cité

Eh quoi, mon fils, c'est toi dont l'imprécation
Meurtrit si durement la rivière de Flandre ?

le poète

Sans doute, mais crois-tu que l'on puisse prétendre
Que sur ces noirs canaux traînant leurs mornes eaux,
Egoûts à ciel ouvert entre des quais enclos,
Flotte encor par instants la poésie ailée ?

le fleuve

Il est vrai que mon eau tristement maculée
N'a plus rien aujourd'hui du cristal d'autrefois.
Mais les hommes, vois-tu, s'arrogeant tous les droits,
Ont pollué le cours de mes ondes limpides
Où l'usine a jeté tous ses déchets sordides.
Ami, rapelle-toi la splendeur du passé,
Quand je m'acheminais doucement balancé

Aux remous qui naissaient des roseaux sur les berges ;
Mon courant était pur, mes rives étaient vierges,
Et j'allais répandant en toute liberté
La vie et la fraîcheur et la fécondité.

le poète

Las ! Aujourd'hui...

le fleuve

Aujourd'hui remonte à ma source, (1)
Tu verras quel cristal transparent prend sa course
Pour couler vers la mer, au moment où sortant
Des entrailles du sol, l'onde sourd en chantant
Parmi les grands roseaux et les vertes Lentisques.
Elle s'en va gaiment sans soupçonner les risques
D'aborder les cités où l'homme est souverain.
L'homme de la campagne est un bon riverain
Qui ne tire de moi que choses bienfaisantes,
Et je passe en portant les bélandres pesantes
Entre les rangs serrés des frères peupliers.
Mais l'homme de la ville, appétits réveillés,
Après au gain, turbulent, enclin à la rancune,
Est sans cesse en éveil pour guetter la fortune ;
Esclave malheureux de la société,
Il dépense ses jours à vivre en révolté
Contre les lois d'airain que lui-même a forgées.
Et lorsque libre enfin des entraves rongées
Il se croit affranchi du fardeau des soucis,

(1) à Carency dans le Pas-de-Calais.

La foule des jaloux et des coeurs endurcis
L'accable sans pitié de regards d'insolence.
Dès lors sur toute chose il porte sa vengeance,
Il corrompt, salit tout, rien n'est sacré pour lui,
Sans souci de demain il tarit aujourd'hui.
L'eau, la terre, le ciel, les arbres, la nature,
Il souille toute chose et juge à sa mesure
Tout ce qu'il a faussé dans son orgueil de nain,
Et ce qu'a déformé la trace de sa main.

la cité

Voilà pourquoi, mon fils, la rivière de Flandre
Polluée à merci, ne saurait plus prétendre
A jouer parmi nous son rôle d'autrefois,
Force et sang du pays.

le poète

Sans peine je le crois !
Pourtant, quelle splendeur, jadis quand les gondoles
Qui descendaient ton cours en leurs démarches molles
Portaient en des pavois de somptuosité
Dont l'apparât nautique enflait la majesté,
L'Electeur de Cologne (1) en sa pourpre romaine,
Lorsqu'il allait porter, pontife et capitaine,
Son hommage vassal aux pieds du Roi-Soleil.

le fleuve

Plus tard on vit voguer en moins grand appareil

(1) Joseph Clément, grand électeur, archevêque de Cologne, duc de Bavière.

De lourds vaisseaux marchands aux carènes enflées,
Entraînés par l'effort de leurs voiles gonflées,
Et portant aux cités la fièvre du travail,
Car déjà l'industrie avec son attirail,
S'apprêtait à couvrir la Flandre d'abondance.

le poète

La pourpre et l'indigo, la wedde et la garance.

la cité

L'oeillette et le colza.

le poète

Et le chanvre et le lin.

le fleuve

Et bientôt le coton et la laine, tout vint
Converger vers la Flandre, et des confins du monde,
D'Egypte et d'Australie ; et cent lieues à la ronde,
La Floride lointaine et même La Plata,
L'univers tout entier vers nos rives frêta
De lourdes cargaisons de toutes ses richesses.

la cité

O, beauté de l'effort des races qui se pressent
Pour devancer toujours au chemin du progrès,
Et n'ont de cesse avant d'être aux plus hauts degrés.

le poète

Oui, ton rôle est splendide, et ta gloire est réelle :

C'est le sang du pays que ta rive recèle,
Et tu portes la vie et la fécondité.

le fleuve

D'ailleurs, sache qu'après que j'ai dû l'affronter,
La cité m'abandonne, et mes eaux décantées
Coulent plus clairement aux rives visitées,
Les berges à nouveau connaissent les roseaux
Et les saules moussus se penchent sur les eaux
Autour des confluent où mon eau paresseuse
Achevant d'assouvir son humeur voyageuse,
Son destin accompli, se perd et se confond
Dans le cours accueillant d'un fleuve plus profond, (1)
Pour couler avec lui vers son grand estuaire.

le poète

J'aime tant ce cours lent où flotte du mystère,
Qui chemine à travers tout le pays flamand
Admirablement plat, et va si doucement
Que parfois on ne sait s'il n'est pas immobile.
Jusqu'à perte de vue, en la plaine fertile
Ce ne sont que des champs, sous le soleil d'été,
Coupés par des canaux dont la placidité
S'émeut à peine au choc des pesantes étraves
Que tirent des hâleurs penchés sur leurs entraves.

le fleuve

Et le matin, à l'aube, as-tu parfois perçu

(1) La Lys.

Ce brouillard vapoureux qui jamais n'a déçu
Quiconque l'a voulu pénétrer et comprendre ?

le poète

Je l'aime : c'est un peu de l'âme de la Flandre !

le fleuve

Regarde, la voici, cette brume ma soeur,
Nous ne nous quittons guère, et j'en suis l'annonceur.

la brume

Ami je viens à toi, je sais que les poètes
Souvent plus attentifs que les foules distraites,
Comprenant ma beauté sont amoureux de moi.
Dès le lever du jour, c'est moi qu'on aperçoit
Flotter parmi la plaine, errant au ras de terre
En flocons vapoureux tout gonflés de mystère,
Et le soleil levant par mes soins contenu
Ne me perce qu'au prix d'un effort continu ;
Et lorsque sa chaleur a vaincu ma présence,
Alors je me disperse, et son exubérance
Jaillit comme une aurore au seuil de l'orient.
J'accompagne les eaux qui vont se mariant
A la terre de Flandre ; et du brouillard humide,
Ainsi qu'un papillon sort de sa chrysalide,
On voit sortir un jour ces splendides moissons
Que la brise au soleil anime de frissons.

le poète

C'est toi qui fais flotter sur nous un peu de rêve.

la brume

Je borne les regards, puisque la vie est brève.
Et voyant mes flocons s'envoler si légers,
Les poètes ont dit en leurs mots imagés,
Que j'étais à leurs yeux l'âme des marécages.
Leur langue est de douceur, et j'aime leurs images.

le poète

Je préviens tes désirs en allant au devant,
Et te veux moduler un cantique fervent :

CANTIQUE AU BROUILLARD

Voici le brouillard : Joie ! O Joie !
Le beau brouillard de Flandre, intime et matinal,
Frais, opaque et léger, que Septembre déploie
D'un geste solennel, comme un manteau royal !

Un splendide manteau d'hermine
Empreint de majesté sous un port indolent,
Que la terre avec soin croise sur sa poitrine,
Comme pour abriter un trésor opulent.

C'est l'âme de nos marécages
Enfouis dans le sol, qui sourd de toute part,
Cette étrange buée errant sur les rivages,
Où s'étouffent les bruits, où se perd le regard.

A peine en sa route éclatante
Le soleil matinal s'est-il précipité,
Qu'il aspire et détruit cette vapeur flottante,
Tel un jeune chasseur plein d'intrépidité.

Et lorsqu'il a triomphé d'elle,
Le sol qu'il tient alors sous son autorité
Reçoit pour féconder la graine qu'il recèle
Ce double don, la chaleur et l'humidité.

Et lorsqu'il a triomphé d'elle
Le sol qu'il tient alors sous son autorité
Reçoit pour féconder la graine qu'il recèle
Ce double don, la chaleur et l'humidité.

Et quand le soir tombe sur terre,
Le brouillard à nouveau revient, persévérant,
Voulant par sa fraîcheur reposer l'atmosphère
Des ardeurs sans pitié d'un midi fulgurant,

Comme une main compatissante
Verse l'huile et le baume en un membre blessé,
Pour calmer les élans d'une douleur cuisante,
Ou détendre l'effort d'un muscle convulsé.

C'est lorsque toute chose est mûre,
Quand la saison propice a donné largement
Tout ce dont le printemps annonçait la mesure,

Quand l'afflux de la sève est monté lentement,

Lorsque les fruits pendus aux branches
Gonflés de suc, sous leur poids les ont fait plier,
Quand les blés cahotés aux chariots qui penchent,
Dans la grange ont trouvé leur abri familial,

C'est alors cette apothéose
Du brouillard de Septembre humide et bienfaisant,
Qui deux fois chaque jour sans bruit monte et s'impose,
Comme la mer donnant le flux et le Jusant.

O senteurs du terroir qu'avive
L'humidité flottante, esprit qui va rêvant,
Pour vêtir de fraîcheur la feuille sensitive,
Bonne odeur de l'humus plantureux et vivant.

Accourez du fond de l'espace,
Emplissez nos poumons, vous êtes, don royal,
Le parfum de la glèbe et l'âme de la race,
Arôme essentiel, et suc du sol natal !

la brume

Oh comme tu comprends, ami, la poésie
Errante dans la plaine, et dont se rassasie
Ton coeur prêt à vibrer au moindre souffle ami,
Comme une grande harpe au frisson endormi,
Qu'éveille doucement la brise matinale.

le poète

Toute chose qui touche à ma Flandre natale
M'émeut jusqu'à l'extrême et m'incite à chanter.
Combien n'ont pas compris la tranquille beauté
Des flocons de brouillard qui dorment et se traînent,
Encens matutinal, tout au ras de nos plaines,
Et se cachent craintifs, apeurés et frileux,
Voulant fuir le contact de son baiser moelleux
Combien vivifiant et porteur d'énergie !
Mais que vois-je là-bas, spectacle de magie,
Emerger au dessus des arbres, des remparts ?

la citadelle

C'est moi, mon fils, qui viens m'offrir à tes regards
Dans la simplicité d'un amical colloque :
Je suis un souvenir et je suis une époque,
Chef-d'oeuvre incontesté du Marquis de Vauban. (1)

le poète

Qui voulait que le feu de nul tir surplombant
Ne devant dépasser cette admirable enceinte,
Ne la pût un seul jour tenir sous sa contrainte.
Il y subsiste encor quelque chose de grand,
Une vague splendeur qui confond et surprend,
Un imposant aspect de majesté sereine
Où l'on sent le grand siècle et sa loi souveraine.
Le Roi-Soleil y brille et domine au portail,
Des armures partout, des casques à ventail,

(1) La Citadelle de Lille fut construite par Vauban et Simon Volland de 1667 à 1672.

Et parmi les frontons la fleur de Lys s'incruste
Aux cuirasses de pierre érigeant droit leur buste.

la citadelle

Que d'histoire est inscrite en ces pignons noircis,
Que la guerre a tracée au prix de tels soucis,
Qu'au front de la cité la marque indélébile
Rayonne en un bandeau glorieux mais stérile.
Le Marquis de Boufflers a défendu ces murs, (1)
Mais l'héroïsme fait de cent faits d'arme obscurs
N'a pu briser l'armée autour de moi campée,
Et Boufflers à Malbrough a rendu son épée. (2)

la cité

Plus tard, Albert de Saxe a tenté vainement
De détruire nos murs sous son bombardement, (3)
Au seuil des temps fameux où les aigles guerrières
Aux bornes de l'Europe ont porté nos frontières.
Ovigneur (4) et Ruault (5) rendirent feu pour feu,
Et sachant quel était le prix de cet enjeu,
Le Maire André cingla la bande scélérate
De ces mots de fierté dignes d'un Spartiate,
Que l'histoire a gardés gravés sur de l'airain. (6)

(1) du 12 Août au 8 Décembre 1708.

(2) Boufflers sortit de la citadelle le 9 Décembre 1708 à la suite de sa garnison, et les honneurs de la guerre lui furent par les troupes coalisées du duc de Malbrough et du Prince Eugène de Savoie.

(3) Le duc Albert de Saxe Teschen, capitaine Général des Pays-Bas autrichiens assiégea vainement la ville de Lille du 24 Septembre au 8 Octobre 1792.

(4) Capitaine des Canonniers, Bourgeois de Lille.

(5) Maréchal de Camp commandant la garnison de Lille.

(6) "Nous venons de renouveler sous serment d'être fidèles à la Nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre porte. Nous ne sommes pas des parjures."

la citadelle

Et l'ennemi déçu dut repasser le Rhin.

le poète

Et j'ai vu de mes yeux, dans une guerre atroce,
Le dernier siège fait par un peuple féroce
Qui se disait conduit par le souffle de Dieu... (1)

la cité

Gott mit uns !

le poète

... pour piller et mettre tout à feu.
Et qui se prétendait, par la loi martiale
Au dessus de tout droit et de toute morale.

la citadelle

Deutschland über alles !

le poète

J'ai vu pendant quatre ans
Ce spectacle d'horreur, gens affamés, souffrants,
Qu'un tyranneau maudit menait à la cravache
En frappant femme, enfant, sans souci d'être lâche.

la citadelle

Et depuis Attila et les invasions
On n'avait jamais vu d'abominations

(1) Octobre 1914.

Comme celles qu'on vit aux villes occupées.

la cité

Les Lillois ont gardé dans leurs forces crispées
L'énergie et l'espoir, pour le jour du réveil,
Et nous avons connu ce matin sans pareil
Où par un jour d'automne a lui la délivrance
Ainsi qu'au firmament un arc-en-ciel immense.
Et maintenant, vois-tu se dresser mon beffroi
Tel un grand bras levé, pour imposer la loi
Qui veut que désormais parmi nos plaines grises,
En toute loyauté les hommes fraternisent.

le poète

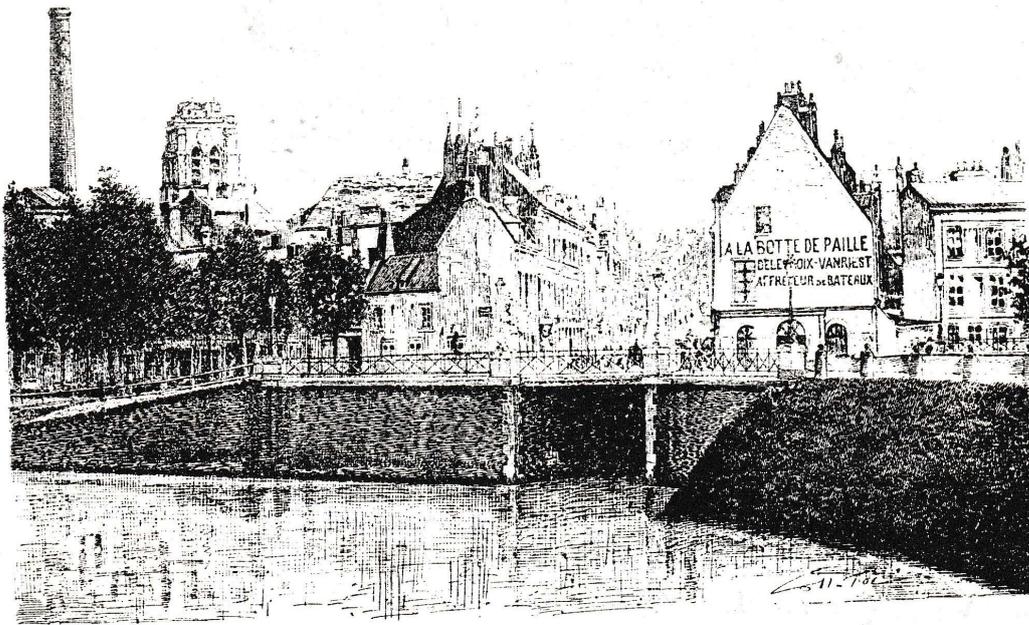
Aujourd'hui vers la paix s'élève son effort,
Et, guetteur vigilant sur la cité qui dort,
Aux courriers de l'espace indiquant la carrière,
Il pose dans la nuit un jalon de lumière
Qui caresse sans bruit les tuiles de nos toits,
En traçant dans le ciel un grand signe de croix.

la citadelle

Ainsi, vois-tu, l'espoir survit au coeur de l'homme,
Et la paix, quel que soit le nom dont on la nomme,
A toujours malgré tout obsédé son esprit,
Et la guerre jamais de ses maux n'a guéri
Celui qui la cherchait, même fraîche et joyeuse.

le poète

D'ailleurs fit-on jamais promesse plus heureuse



LE PONT DE LA BARRE

Que celle de la Paix aux Bonnes Volontés,
Qui tomba sur le coeur des hommes exaltés
A l'heure où l'univers courbé sous l'esclavage,
Et cherchant malgré tout l'annonce d'un présage,
Attendait le Messie en la nuit de Noël ?

la citadelle

Las l'homme a méconnu la promesse du ciel !

la cité

Mais sais-tu que parmi ces foules inquiètes,
Les meilleurs de mes fils, ce sont vous, les poètes ;
Vous êtes entre tous pour moi les plus aimants :
Coeurs spontanés d'enfants, coeurs attendris d'amants.

le poète

Pourquoi trouver mérite aux dons de la nature ?

la cité

Non, mon fils, il n'est point de commune mesure
Entre la foule et toi : Les poètes sont faits
D'une pâte où le ciel a marqué ses bienfaits,
Et vous allez portant, avec un esprit libre,
Toutes vos facultés en un bel équilibre ;
Tout vous fait résonner, telle une harpe au vent,
Et gardant le front haut, vous traversez souvent
Sans même les sentir, l'épreuve et la souffrance.
Vous semez sans compter cette magnificence

De vos paroles d'or, de vos rythmes ailés,
Qui s'échappent sans bruit, de vos coeurs exhalés,
Pour voler par le monde ainsi qu'une harmonie
Qui verse à tout venant sa douceur infinie.
Vous êtes chant, musique et sensibilité,
On dirait que de vous émane une clarté,
Prestige éblouissant qui précédait les Mages,
Auréolé de feu qui couronnait les Sages ;
Vous êtes des devins, des porteurs de flambeau
Pour qui le monde est bon, et pour qui tout est beau.
Et tenant un bonheur que rien en vous n'émousse,
Vous êtes des heureux à qui la vie est douce.

le poète

Il est vrai que je sens un tel bonheur en moi,
Et j'ai comme un besoin, sans comprendre pourquoi,
D'exhaler les remous de cette exubérance
Qui me bouillonne au coeur, car sous sa violence
J'en pourrais étouffer tant je me sens étreint.

la cité

Va devant toi, mon fils, et livre-toi sans frein
A cette passion qui domine ta vie,
Pour nourrir et calmer ton âme inassouvie.

le poète

Oh, dans de tels moments, je me sens attendrir
En songeant à quel point la foule doit souffrir

Dans ces noires cités où la tente la chance.

la cité

Les poètes sont bons et leur coeur est immense.

le poète

Sais-tu que chaque soir avant que le repos
Gagné par le labeur, n'ait scellé mes yeux clos,
A cette heure où le jour est prêt à disparaître,
J'ouvre les deux battants tout grand de ma fenêtre,
Et découvrant sous moi la ville qui s'endort,
La pitié m'envahit d'un sentiment si fort
Que je tombe à genoux en joignant les deux mains.

la cité

Misereor super turbam ! Par quels chemins
Dieu conduit-il le coeur des poètes sensibles,
Pour les faire vibrer aux beautés invisibles !

le poète

Et là, tout frémissant devant l'humanité
Qui souffre au dur contact de la réalité,
Pensant que ma pitié ne sera pas stérile,
Je clame vers le ciel l'oraison sur la ville :

ORATIO SUPRA URBEM

Daignez jeter les yeux, Seigneur tout de bonté,

Sur les hommes perdus dans les villes maudites,
Qui ne comprenant pas qu'ils ont ce qu'ils méritent,
Lèvent les bras vers vous du fond de la cité !

Combien sont nés là-bas où parmi l'allégresse
Le soleil rutilant fait dorer les moissons,
Et sont venus ici rechercher ces frissons
Qu'ils ont payés du prix d'une intime détresse.

Ayez pitié, Seigneur, des âmes en péril
En des corps déprimés que brise la fatigue,
Impuissants désormais à dresser une digue
Si le démon malin souffle un poison subtil.

Ayez pitié de ceux qui veillent en silence,
Anxieux, l'oeil hagard, bien avant dans la nuit,
Espérant s'affranchir du souci qui les suit,
Et qui sont des vieillards sitôt l'adolescence.

Ayez pitié de ceux que la souffrance tient
Inondés de sueur sur un lit de torture,
Et qui malgré le poids de l'angoisse si dure
N'entendent pourtant pas marcher la mort qui vient.

Ayez encor pitié, Seigneur, de ceux qui pleurent,
Les veuves, les enfants et les abandonnés
Qui joignent chaque soir leurs efforts obstinés
Contre l'obsession de la fuite des heures.

Ayez pitié, Seigneur, de ceux que tient la peur
Lorsque l'obscurité déroule sur le monde
Le poids de sa magie effrayante et profonde,
Dont le silence mat vous frappe de stupeur.

Et de ceux qui n'ont plus de foyer ni d'asile,
Et ne connaissent pas la douceur d'un accueil,
Qui pour ne point braver la rudesse ou l'orgueil
Recherchent pour dormir, la berge moins hostile.

Et les vieillards, encor, chenus et chevrotants,
Accablés chaque soir sous le poids de la vie,
Et les petits enfants que l'avenir convie,
Ignorant la douceur de leurs premiers printemps.

Voyez ici, Seigneur, scintiller ces lumières
A travers les rideaux de toutes les maisons :
Daignez les agréer comme des oraisons,
Veuillez les recevoir ainsi que des prières.

Ne considérez pas le mal dans les cités,
Quand les instincts mauvais fermentent dans les foules,
Lorsque les passions, tels des torrents qui roulent,
Arrachent sans effort toutes les volontés,

Quand le ferment mortel des haines fratricides
S'infiltré dans le coeur qu'il brûle jusqu'au fond,

Car les hommes alors ne savent ce qu'ils font,
Et s'abandonneraient à des excès stupides.

Voyez plutôt, Seigneur, dans les cloîtres secrets
Ces femmes à genoux sur les dalles glacées,
Dont l'ardente prière agite les pensées
Et s'exhale à mi-voix en des répons discrets.

O ! Douleur des genoux meurtris contre la dure !
O ! Ces chants suppliants et ces austérités,
A l'heure où Belzébuth jette sur les cités
Le souffle empoisonné de son haleine impure !

O ! Dans l'apaisement de chaque logis clos,
Par l'immense bonté dont votre coeur déborde,
Laissez tomber, Seigneur, votre miséricorde,
Et dispensez à tous le calme et le repos !

la cité

Oh, comme je comprends la pitié qui t'anime,
Et j'aime par quels mots ton coeur naïf l'exprime.
C'est la rançon, vois-tu, de ce siècle brutal,
Que le progrès humain pour l'homme soit fatal :
L'homme a perdu le goût de vivre en solitude,
Et la société l'a mis en servitude.

le poète

Mais n'est-ce point déjà le terme de la nuit
Que le cycle du temps vers l'occident poursuit ?
Voici poindre là-bas l'aube toute prochaine,
Et le jour souriant émerge sur la plaine :
Il est temps de rentrer dans le monde réel
Et d'aller retrouver ma place sous le ciel
Dans l'immense troupeau de la foule des villes,
Où sonnent les grelots de mes rimes subtiles.

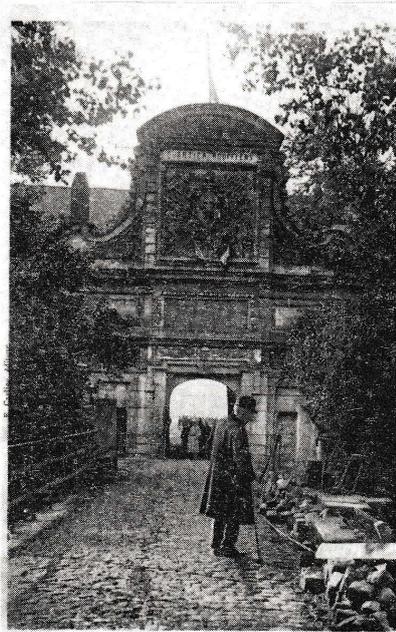
la cité

Adieu, mon fils poète, adieu, je te bénis !
Et que l'effort soit doux aux esprits rajeunis
Pour s'être retrempés aux souvenirs de gloire
Où nous avons ensemble évoqué notre histoire.

le poète

Qu'est-ce à présent, je rêve ? Et mes yeux étonnés
De mirages trompeurs ne sont-ils point bernés ?
On dirait que je viens, en un colloque étrange
De mettre à nu mon âme, et de prendre en échange
Des conseils embaumés et des ordres bénis.
Et maintenant voici que ces rêves finis
Sont pénétrés en moi doucement ; comme un baume ;
Et tournant mes regards attendris vers le dôme
Où les premiers rayons du jour se sont montrés,
Mes pensers les meilleurs en sont comme épurés,
Et je me sens le coeur gonflé de poésie.

Vers l'amour, vers la vie ! Il n'est rien de pareil
Au bonheur de céder au rythme qui m'appelle
Et me prend tout entier : Dieu que la vie est belle !..



LILLE. - La Citadelle - Quartier Bouffiers